

La ronde dans le monde qui ne tourne pas rond

Comment va le monde M^ossieu ? Il ne tourne pas rond, M^ossieu. Et si la scène d'un Grand Théâtre, comme autrefois celle de l'Odéon, remettait avec force en question notre monde qui nous étouffe en appelant les spectateurs à se lever, à ne plus se cantonner dans le rôle de ceux qui regardent, qui suivent, subissent le cours des choses, qui n'osent plus, ne croient plus ? Et si les spectateurs devenaient les acteurs d'un monde à inventer ? Dans sa dernière création au Théâtre de l'Est Parisien, Comédies tragiques, Catherine Anne, artiste et citoyenne engagée, prélève à divers endroits de notre société des situations singulières, banales et souvent absurdes en les rassemblant, sur le mode de La ronde de Schnitzler, pour dresser un tableau épique d'une tragi-comédie humaine d'aujourd'hui. Une traversée des peurs et des misères de notre société qui tourne à vide, partant de la scène du théâtre et y revenant, peut-être l'ultime espace de réveil de l'autarcie, du renoncement, de la soumission. Un théâtre politique et ludique dans la lignée de Molière et de Brecht où l'humour, la dérision alliés à l'intelligence et à la poésie vont au combat en nous englobant, nous les spectateurs, dans la mise en abîme de l'ici et maintenant.

En quittant la direction du Théâtre de l'Est Parisien, dont elle a construit et affirmé, au fil de neuf saisons et demie, une identité forte de théâtre dédié à la création d'œuvres d'auteurs contemporains, incluant largement celles destinées aux jeunes spectateurs, Catherine Anne crée sa toute dernière pièce Comédies tragiques. Le titre de la pièce renvoie déjà au théâtre, la scène du monde, en l'occurrence à celle où se jouent les tragi-comédies de notre société actuelle. Il y a aussi la salle d'où l'on regarde représenter ce monde où rien ne va plus. Doit-on rester des spectateurs ? « Camarades levez-vous ! » nous interpelle-t-on, depuis la scène envahie par des manifestants.

Dès la première séquence : des manifestants font irruption dans le Grand Théâtre alors que la représentation du Cid de Corneille doit commencer, la frontière entre la fiction et la réalité est brisée. La référence au théâtre, à son histoire, au Cid de Corneille dont des extraits sont joués à deux ou trois reprises, à La ronde de Schnitzler dont Catherine Anne emprunte la structure, à Brecht, à sa vision globale de la société dans Grandes peurs et misères du III Reich, à Molière qui dans L'impromptu de Versailles affirme avec vigueur son identité d'artiste, mais aussi à la situation actuelle du théâtre : la précarité de ceux qui le font, les intermittents, l'impératif de rentabilité..., résonne en permanence dans le tissu de la pièce. Elle est construite en quatre parties : Occupation, Suppression, Soumission, Réaction, chacune composée de brèves séquences titrées elles aussi, reliées entre elles par un fil poétique, de brefs poèmes murmurés par la voix off. Tels des Songs chez Brecht dans lesquels les personnages livrent leurs sentiments intimes, ces brefs poèmes portent le secret du personnage qui sera reconduit dans la séquence suivante.

A l'instar de Dante, accompagné par Virgile dans sa traversée, dans La divine comédie, nous suivons dans Comédies tragiques une sorte de Virgile pluriel dans la traversée de nos petits enfers contemporains. Un parcours qui nous mène depuis le Grand Théâtre où la représentation du Cid est perturbée par des manifestants et l'intervention des CRS, dans l'intimité d'un foyer, l'agence de Pole Emploi, un studio de télé, un bureau de poste, le Ministère de la Culture, une entreprise, devant une école, dans la rue, pour s'achever dans la mise en abîme de la création des Comédies tragiques sur « la scène de ce théâtre », le TEP, où les quatre interprètes de la pièce, portant leurs vrais prénoms, attendent pour répéter l'auteur et metteur en scène Catherine Anne qui arrive avec la septième version de sa pièce. Ces quatre acteurs jouent une trentaine de personnages, à la fois singuliers et emblématiques, identifiés n'ont pas par leurs noms mais par leur apparence ou leur fonction sociale, la Femme aux cheveux verts, l'Homme à l'air dépassé, le Vieil acteur, la Timide, l'Enthousiaste, l'Animateur de télé, l'Employé honnête, la Femme fringante, etc...

Catherine Anne inscrit sa mise en scène dans un espace non réaliste, dépouillé, parsemé de colonnes, copies de celles de Buren, avec au fond des grands panneaux évoquant des immeubles et un rideau vert qui à certains moments descend puis remonte. Peu d'objets, une caméra sur pied dans la séquence du studio de télé, une table et des chaises dans la scène finale de répétition, apparaissent sur le plateau. Un espace de jeu dans lequel les colonnes à la Buren évoquant le Palais-Royal, lieu emblématique du pouvoir et de la culture où le Ministère de celle-ci et la Comédie Française se font face, servent aux acteurs d'éléments de jeu, leur permettant de suggérer instantanément les divers lieux : intérieurs et extérieurs des situations dont ils sont protagonistes. Les situations captées dans le quotidien, des drames ordinaires des individus pris dans le jeu des pouvoirs écrasants, oppressés par des mécanismes et des impératifs absurdes, dérisoires.

Le monde du travail, le chômage, la quête d'emploi exploitée comme un produit médiatique dans des jeux télévisés, la compétition et le stress au travail, l'absurdité kafkaïenne de l'administration, la compression, la suppression de postes et l'impératif de rentabilité dans tous les domaines, y compris l'école et la culture, la censure qui ne dit pas son nom, la xénophobie et la misère qui envahit la rue, constituent les articulations thématiques de cette épopée sociale saisie dans toute sa complexité avec une rare acuité. Ses protagonistes tentent de résister, affrontent héroïquement leurs peurs et les masques du pouvoir dans des situations tragi-comiques à la limite de l'absurde, à peine grossies dans la pièce.

Un combat inégal face au système et à la menace omniprésente : « Vous avez des droits mais aussi des devoirs. Vous pouvez être radiés ». La peur de perdre, de se retrouver en marge, exclu, n'est-elle pas la meilleure gardienne de l'ordre ? Comment s'affranchir de ses peurs, comment résister à la mécanique broyeuse du système ? Comment le théâtre peut-il et doit-il susciter et impulser une résistance active contre les pouvoirs déshumanisants, contre le décervelage généralisé ? Voici quelques-unes des questions posées dans la pièce, mise en scène avec une remarquable maîtrise de la complexité thématique, cohérence, fluidité, servie par des acteurs magiciens se transformant avec une incroyable aisance en une multitude de personnages, toujours sur le fil entre le tragique et le comique, voire le grotesque, l'absurde.

Irène Sadowska Guillon